

— LE CHAMP DE LA RECHERCHE EN URBANISME EXISTE-T-IL? QUELQUES REPÈRES POUR LA RELÈVE

Franck Scherrer, Professeur en
aménagement et urbanisme
Directeur de l'Institut d'Urbanisme
Faculté d'Aménagement
Université de Montréal

Courriel :
franck.scherrer@umontreal.ca

Ces pages qui viennent conclure ce numéro de la revue *Urbia* consacré à la jeune recherche en aménagement et urbanisme sont la prolongation de quelques idées rassemblées pour tenir lieu d'introduction à la journée des doctorants de l'APERAU de Lausanne en 2012. Bien loin d'être le résultat d'une recherche, encore plus d'une expertise épistémologique, c'est essentiellement le fruit du parcours d'un praticien de la production de connaissance scientifique dans le champ de la recherche en urbanisme. À cette expérience praticienne de la recherche, s'ajoute une récente « désorientation » liée à une transplantation d'une université européenne dans une université nord-américaine, un changement de contexte substantiellement différent tant par l'organisation de la recherche que de la « topographie » du champ de la recherche en aménagement et urbanisme. Quand on se retrouve ainsi en lisière du champ, le besoin de repères se fait au moins autant sentir que pour les jeunes chercheurs qui s'interrogent sur leur positionnement scientifique dans ce petit univers dont l'autonomie, et donc la légitimité, voire l'existence, reste objet de débats.

Ce besoin de repères se fait aussi sentir au moment où se met en place une relève des universitaires et chercheurs – la cohorte du baby boom – qui ont pour la plupart été des acteurs directs de la visibilisation et de l'institutionnalisation de ce champ de la recherche en urbanisme, ou plus généralement de la recherche urbaine, au tournant des années 1960 et 1970. La question de la reconnaissance de la discipline, de l'autonomie des programmes d'ensei-

gnement, de la légitimité des instituts d'urbanisme au sein des universités, de la démarche pluridisciplinaire ou de la recherche-action, ont été souvent de rudes batailles, dont les traces se lisent parfois dans des parcours de carrière contrariés. En d'autres termes, cette génération de pionniers, ou de leurs élèves directs, n'a pas eu tant besoin d'explicitier les traits originaux du champ de recherche qui sont autant de traces inscrites dans leur expérience. La nouvelle génération d'universitaires et chercheurs, qui font ou feront face à d'autres batailles, n'a pas nécessairement les clés pour interpréter cet ensemble d'implicites pragmatiques. La transmission, et donc l'explicitation de ce qui fait l'originalité de ce champ de recherche, y compris les doutes que l'on peut exprimer sur son existence, paraît aujourd'hui essentielle.

Ce texte n'est qu'une amorce de ce que pourrait produire un travail collectif plus approfondi. De surcroît, il n'aborde qu'un des versants de la question : celui de l'autonomie de la recherche par rapport à la pratique professionnelle de l'urbanisme. L'autre versant, celui du positionnement du champ scientifique de l'urbanisme par rapport à celui de la recherche urbaine, des *urban studies*, ou de telle ou telle discipline institutionnellement plus assise, a été déjà beaucoup plus débattu, et dans une certaine mesure, est de moindre portée au delà de la seule corporation universitaire.

Poser la question de l'existence de ce champ scientifique revient à considérer essentiellement son degré d'autonomie, qui est à l'origine des processus de vérification du statut scientifique des connaissances produites. Or, dans le domaine de la recherche en urbanisme, nous avons d'emblée un problème sémantique, témoin d'une profonde ambiguïté entretenue quant à cette autonomie du savoir scientifique. Comme on le sait, en français, le terme d'urbanisme renvoie aussi bien à une pratique professionnelle, en lien avec un savoir pratique, et de manière finalement plus secondaire, aussi à un corpus de connaissances scientifiques directement ou indirectement mobilisable pour améliorer la pratique. Cette ambiguïté, connue de longue date, n'a jamais été levée malgré quelques tentatives de fonder une « science des villes » ou autre urbanologie, ou encore urbanistique, qui ont fait long feu.

Une autre tentative récurrente, dans un domaine très connexe à celui de l'urbanisme, calquée sur le modèle scientiste de la distinction entre science et technique, a été celle du génie urbain. Elle s'est jouée en France en deux temps, une première fois au début du XX^{ème} siècle, en concurrence avec l'urbanisme naissant, à partir des ingénieurs des villes et médecins hygiénistes, une seconde fois dans les années 1980, à partir d'un renouvellement du débat scientifique sur le rôle des services urbains en réseau dans l'urbanisme, dans

le contexte de la décentralisation et de la promotion d'une culture technique locale, mais aussi de la dérèglementation des services publics (Claude, 2006 ; Scherrer, 2000). Aucune de ces tentatives n'a connu de résultats éclatants, sans doute pour de nombreuses raisons non scientifiques, mais aussi parce que ni la doctrine hygiéniste, ni l'improbable science des réseaux territoriaux ne pouvaient fournir ce corpus scientifique homogène et autonome nécessaire à la définition d'un ensemble de techniques déterminées.

Cette situation n'est certes pas propre à l'urbanisme. On retrouve la même difficulté à dissocier sur le plan sémantique, et partant épistémologique, savoir scientifique, savoir créatif et savoir pratique en architecture, en design ou en paysage pour ne citer que des domaines proches de l'urbanisme. Par ailleurs, la question n'est pas d'origine linguistique : il en est de même dans le domaine anglophone, tant pour l'*urban planning* que pour l'*urban design*, le caractère plus ou moins scientifique des connaissances produites dans l'un et l'autre domaine faisant d'ailleurs l'objet de nombreux débats entre les tenants de l'un ou l'autre de ces approches de l'urbanisme (Mandanipour, 1997; Orillard, 2005). Seule peut-être l'*urban planning theory*, qui s'est développée depuis les années 1990, se caractérise comme le lieu d'un débat scientifique bien identifié, mais presque exclusivement anglophone, et témoignant pour certains critiques d'une forme d'enfermement trop théorique autour d'une vision très processuelle du *planning*.

Il y a évidemment toute une généalogie derrière cette difficulté apparemment intrinsèque à délimiter le champ scientifique de l'urbanisme. Les pionniers de l'urbanisme et du *city planning* ont longtemps défendu le caractère hybride, à la fois art et science, de ce domaine, ce qui n'a pas aidé à autonomiser le champ scientifique par rapport au champ esthétique. Plus tard, le mouvement positiviste de rationalisation de l'esthétique est passé par une forme de scientisme doctrinal que les uns ont promu autant que les autres ont combattu, sans que n'ait pu s'instaurer finalement aucun des procédés de véridiction savante qui étaient attendus d'une telle définition positiviste de la science : l'urbanisme n'a pas eu son Pasteur, seulement Le Corbusier.

D'un autre côté, la recherche académique sur les villes s'est longtemps fait attendre, tandis que les rares passeurs, comme les pionniers de l'enseignement universitaire de l'urbanisme dans l'entre-deux-guerres, braconnent ou bricolent un savoir ou, selon les mots assez durs de Vivianne Claude, « vivent des miettes de l'épistémologie du jour ou de la veille, tout en tenant une place dominante dans les institutions de formation professionnelle » (2006). L'urbanisme a raté ce train de la consolidation des disciplines scientifiques dans

la conception positiviste de la science, tout simplement car il n'existait pas, comme pour beaucoup d'autres domaines de la connaissance, de norme académique pour ce type de savoir hybride.

Après le rejet du modèle moderniste, malgré la montée en puissance dans les années 1970 de la recherche urbaine comme des études urbaines selon le pays, le moulinage de la question urbaine et de l'action urbanistique par les grandes théories de la sociologie politique, et enfin la lente reconnaissance universitaire des instituts d'urbanisme, il reste comme une forme de difficulté de compréhension, voire une méfiance entre l'expertise professionnelle qui compose le savoir pratique et le savoir universitaire. Alors que d'autres types de sciences tournées vers la pratique professionnelle ont trouvé, non sans tension, leur bonne distance, celle-ci reste ici encore difficile à établir alors que la croissance démographique des enseignants-chercheurs de carrière en urbanisme donne à la production scientifique « canonique » un poids désormais inédit.

On pourrait voir une forme de témoignage de cette difficulté dans, par exemple, l'injonction contradictoire des corporations professionnelles (American Planning Association, Ordre des Urbanistes du Québec, Royal Town Planning Institute...) qui demandent qu'un nombre minimum de leurs membres soient présents dans le corps professoral des programmes d'urbanisme qu'elles accréditent, tout en ayant beaucoup de difficulté à reconnaître l'enseignement et la recherche en urbanisme au titre de la qualification professionnelle... Et que répondre à Raphaël Fischer lorsqu'il énonce, dans les deux dernières thèses de son passionnant manifeste intitulé « 50 thèses sur l'urbanisme et les urbanistes » récemment publié par le *Journal of Planning Education and Research* que « *la recherche universitaire n'a qu'une valeur limitée pour la pratique de l'urbanisme* », ou encore que « *dans une certaine mesure, les besoins de la recherche scientifique sont contraires aux besoins de la pratique et une rigueur méthodologique dans un projet de recherche s'obtient souvent aux dépens de sa pertinence pratique* » (2012) ?

La réponse est justement dans l'énoncé lui-même : c'est dans cette tension contradictoire entre savoir pratique et savoir savant que se trouve désormais la justification du champ de la recherche en urbanisme, plutôt que dans la question de son autonomie. Cette approche rejoint clairement celle de François Ascher, lorsqu'il envisageait les implications pour la recherche de ses propres thèses sur l'urbanisme (2006). Au départ, la formulation d'une typologie entre recherche « sur » l'urbanisme d'une part, « pour » l'urbanisme ou « en » urbanisme - sur laquelle il serait intéressant de revenir par ailleurs - lui sert surtout à renvoyer les premières au champ classique des recherches urbaines,

tout en notant, ce qui est effectivement un point essentiel, leur trop faible volume. Si les recherches « pour » l'urbanisme s'identifient plutôt aux apports méthodologiques pour la pratique, la recherche « en » urbanisme, dont l'objectif est de contribuer aux progrès des pratiques professionnelles, renvoie à la nécessité de l'expérimentation, dont François Ascher souligne aussitôt la difficulté de la mettre en place en urbanisme. Cette difficulté peut être palliée par le développement systématique de la participation des chercheurs à la mise en place, et à l'évaluation *in itinere* des opérations d'urbanisme innovantes. Sa proposition d'une recherche-projet en urbanisme soutient également sa vision du regroupement de l'expertise savante et professionnelle dans des formes de CHU de l'urbanisme. La recherche en urbanisme trouvera-t-elle son avenir comme une forme de recherche clinique ? Ou, pour reprendre le dernier terme de la trilogie adoptée à propos du design par Freyling, de recherche « par » l'urbanisme (1993)?

En tout cas, cela revient à remettre à nouveau la recherche-action - dégagée de sa dimension militante qui a marqué l'origine de la recherche urbaine en France, comme des *urban studies* aux États-Unis - au cœur de la définition identitaire du champ de la recherche en urbanisme. Raphaël Fischler souligne en écho, et pour dépasser son abrupte formulation de l'inutilité de la recherche en urbanisme : « *Le progrès en urbanisme vient d'abord des innovations qui sont le fait de gens créatifs sur le terrain. Le mandat des chercheurs est d'aider à évaluer ces innovations et à diffuser celles qui sont les plus prometteuses. Les universitaires dans le domaine de l'urbanisme, peuvent faire avancer la pratique en participants eux-mêmes à des processus de planification* » (2012).

C'est peut-être à ce stade qu'on peut revenir à la seule définition que l'on ait établie, raisons essentiellement institutionnelles, à ma connaissance du champ scientifique de l'aménagement et de l'urbanisme. La France est un des rares pays à garder une organisation académique centralisée, par le biais du Conseil National des Universités, une institution garante de la qualité des promotions universitaires, et qui est organisée par section disciplinaire. L'aménagement et l'urbanisme ayant gagné, de haute lutte, dans une histoire récente, le droit à sa propre section, la collectivité des universitaires qui s'y reconnaissent a du faire l'effort de produire une définition du champ, qui vaut justement par l'affirmation de son autonomie. Il vaut la peine de citer *in extenso* les critères essentiels de cette définition :

- Une démarche interdisciplinaire (ce qui n'exclut pas la référence privilégiée à une discipline relevant d'une autre section) ;
- Une dimension spatiale sensible dans la façon de traiter les thèmes abordés ;

- Une approche théorique et critique d'une part, concrète ou opérationnelle d'autre part, ces deux dimensions s'enrichissant l'une l'autre ;
- Une réflexion sur l'action et (ou) vers l'action pouvant impliquer une attitude prospective.

À la lecture de ce qui précède, on ne peut être que frappé par le fait que ce champ scientifique se définit essentiellement comme un champ de tension : entre polarité disciplinaire et interdisciplinaire, entre sciences de l'action et sciences de l'espace, entre distance réflexive et plongée vers l'action, approche théorique et opérationnelle... Il y a sans doute quelque chose d'un peu masochiste à devoir se placer dans un tel champ de tensions contradictoires, mais c'est bien l'ensemble de ces tensions qui fait lien. La recherche en urbanisme se reconnaît donc moins par le confort inquiet d'une forteresse disciplinaire dont les murs s'effritent que par l'inconfort naturel, et donc réconfortant, de la position qu'on y occupe : c'est le message le plus simple que l'on peut transmettre à la relève.

— BIBLIOGRAPHIE

Ascher, F. (2006). Une démarche de recherche-projet dans l'urbanisme. (Dossier pour le jury du Grand Prix de l'Urbanisme) [en ligne]. Disponible sur : citadoc.caue-isere.org/opac_css/doc_num.php?explnum_id=45

Claude, V. (2006). *Faire la ville, les métiers de l'urbanisme au XXème siècle*. Marseille : Parenthèses.

Fischler, R. (2012). Fifty Theses on Urban Planning and Urban Planners. *Journal of Planning Education and Research*, 32(1), 107-114.

Frayling, C. (1993). Research in Art and Design. *Royal College of Art Research Papers*, 1, 1-5.

Mandanipour, A. (1997). Ambiguities of urban design. *The Town Planning Review*, 68(3), 363-383.

Scherrer, F. (2000). Entre le petit t et le grand T : la tension du génie urbain. In G. Pereytti & T. Prost (dirs), *Une décennie de génie urbain*. Lyon : Certu.